

## Donnez des ailes (extrait)

Par **Danielle Dussault**

*C'est dans le cadre d'une résidence d'écriture effectuée aux Récollets de Paris que j'ai amorcé ce manuscrit à la tonalité poétique et à travers lequel je m'aventure sur le territoire de l'intime. L'extrait témoigne de cette empreinte narrative. J'ai tenté de rendre en mots l'univers ondoyant du 10<sup>e</sup> arrondissement en accordant une place aux nombreux visages que j'ai croisés. Visages anonymes, pour la plupart, qui m'ont livré un portrait saisissant d'un microcosme humain.*

*Par le biais de cet exercice littéraire, j'ai pu redécouvrir un chemin exploratoire en marge de la fiction. J'ai voulu poser un regard neuf sur le pays de la Gare de l'Est. Le carnet « Donnez des ailes » sera publié à l'instant même dans la collection Brève en 2022.*

Le pays des deux gares, c'est aussi le pays de la solitude. La mienne, en tout cas, ressurgit ici avec la dérélition d'un horizon aux lignes ferroviaires sans fin. Aujourd'hui, j'ai rêvé qu'un avion s'écrasait. Une fine pluie d'éclats de métal s'affaissait sur le sol. Je ne recevais pas les éclaboussures, mais je voyais les gens se masser sous la piqûre brûlante des éclats. Impuissante, je cherchais à les aider, mais je n'y parvenais pas. Alors j'ai repris ce carnet au petit matin et j'ai essayé d'écrire, assise sur un banc près du canal Saint-Martin. Encore une fois. Se remettre au monde.

Quai de Jemmapes, je recommence à errer dans un parcours fiévreux, indécis. Mon trajet en dents de scie s'apparente à l'écriture que je laisse en plan. Me promener au bord du canal Saint-Martin sans autre motif que de capter, ne serait-ce qu'un instant, l'âme du canal.

C'est à travers cette pause, – une sorte d'absence à moi-même – que je me repose. Le canal, c'est mon point d'ancrage, c'est là où je peux déambuler dans l'esprit du flâneur, mue par le besoin imprécis de me perdre. J'arpente les pierres inégales qui longent le bord du canal. Je marche jusqu'à en avoir les pieds endoloris. Je finis par rebrousser chemin sous la voûte.

Je reviens vers tous ces inconnus familiers qui me sont devenus des amis.

Le 10<sup>e</sup>, c'est le tissu fluvial qui me permet d'avancer en marge de la lenteur. J'écris en accompagnant la montée du jour. Je me fonds avec les heures qui s'allongent en formant un fil invisible. Ce cordon me relie à la foule, aux autres qui flânent, même à ceux et celles qui se pressent. Il m'enroule autour des cris et des clameurs des enfants du jardin Villemin. Je me sens solidaire d'une course à l'infini. J'ai souvent conscience des précieuses minutes de ma vie que je gaspille.

Tout mon corps se réveille à une existence plus instinctive, plus animale.

Sur les visages humides, la pluie s'installe, dégouline. La pluie lave aussi les rues. Du bitume, s'élève une brume âpre qui happe les voitures. Les bus démarrent lentement à travers un nuage imprenable qui s'en va rejoindre le canal.

Un bateau passe sous l'écluse. Des mariniers circulent sur un petit remorqueur diesel. Les deux ponts tournants donnent l'impression que le temps s'arrête. Mais non. Les éclusiers n'ont pas le temps de se reposer. Ils opèrent avec diligence la machinerie complexe du canal. Sur ce parcours, les pigeons et les canards m'escortent. Je marche jusqu'au bassin Louis-Blanc.

Je deviens parfois la reine des lieux, moi l'étrangère.

\*

Le quartier des deux gares constitue ce foyer intime où défilent aléatoirement les pages de mon carnet. J'écris ainsi dans la géographie familière du voyage. Aujourd'hui la pluie a des accents de réconfort. Elle bat la mesure aux carreaux des fenêtres.

Je sors du studio. J'ai envie de chanter *Ma petite est comme l'eau, elle est comme l'eau vive*. Ma voix tremble sous la pluie. Je traverse Magenta pour me rendre au marché couvert de Saint-Quentin.

À l'intérieur, quelques badauds s'attardent au bistrot du centre. Les stands sont quasiment déserts. J'arrête chez un traiteur asiatique puis je reviens au studio des Récollets.

C'est à ce moment que j'apprends la mort de Guy Béart à *Radio Classique*.

\*

Je me rends compte que j'oublie. Je ne retiens rien. J'oublie le nom des rues, la configuration des étals et des petits commerçants, le paysage intermittent des hôtels. J'en arrive même à effacer de ma mémoire des choses importantes : je ne me souviens plus de l'époque où l'enclos de Saint-Lazare a disparu sous l'architecture moderne.

J'oublie le nom des compositeurs de musique classique que j'ai écoutés. Je perds mes clefs, tous mes repères. J'ai oublié le nom de ma mère.

Je dois à nouveau apprivoiser le ciel, la ligne des viaducs de métro. Impression sinistre sous le ciel gris fondu avec les rames. J'entends parfois le bruit des rames, leur stridence dans les voies aériennes. Il y a des jours où j'ai envie de prendre ces trains qui filent vers des destins inconnus. Je cherche une ville où on m'attend. J'essaie de rejoindre ce que j'arrive parfois à toucher du bout des doigts lorsque j'écris.

Les clameurs du 10<sup>e</sup> montent comme de vagues exhortations. On creuse des rues, on les enfonce. Les terrains vagues se lotissent d'immeubles. Des manœuvres balaiant la poussière accumulée sur les trottoirs. On se précipite dans les supermarchés. On fait la file. Des femmes traînent leur chariot et se hâtent de prendre le bus.

Il pleut. Il pleut encore sur Paris. Je prends souvent des photos de la Gare de l'Est. Une rosace scintille dans le soleil du soir. La Strasbourgeoise, assise sur le toit, m'incite à m'arrêter. La brunante s'irise de faisceaux mauves. La Gare de l'Est accueille une marée humaine composée de réfugiés, d'incurables, d'adolescents qui resquillent; ce sont autant d'hommes et de femmes qui traînent leurs valises dans l'escalier de la rue d'Alsace.

Aux Récollets, les artistes fuient le pays des ombres. Chacun fait reculer les frontières à sa manière, essaie de parvenir à une vie de lumière. Avec eux, je me penche sur le département des mystères.

Longue déambulation dans un trafic dense entre Magenta et la rue des Petits-Hôtels. Cette promenade me conduit au quartier de Saint-Vincent-de-Paul. Je rejoins la rue de l'Aqueduc. Rue sombre, insolite qui me jette en alarme. Je marche en compagnie d'une ombre, en moi logée. Comme un tableau de nuit qui voudrait m'avalier. Dans mes cauchemars, je retrouve souvent cette ombre comme fond de décor un peu lunaire et déprimant. Je la confonds avec ma ville d'origine. On y entend parfois des hurlements d'hommes en colère, des cris politiques et des gémissements, des névroses non résolues, des hommes au délire mystique qui décapitent d'autres hommes. Chacun est pris dans une histoire à laquelle il croit avec ferveur.

J'ai envie de fuir, mais je suis coincée dans la foule qui m'entraîne.

Il y a une petite résidence entre la rue de l'Aqueduc et la rue La Fayette. Elle trône comme une petite maison pauvre aux fenêtres fermées. Un entrepôt? Une mansarde? J'essaie encore d'imaginer la vie sous les décombres de Paris.

\*

Je retourne vers le canal Saint-Martin. J'y reviens toujours comme à cette page d'écriture. Le quartier abrite des commerces et des escarbilles qui m'arrachent momentanément à la rue. Je cherche un nouveau refuge. Je renonce, car il n'y a plus de toit pour se cacher de l'ombre.

\*

Les couvertures zébrées des livres ressemblent à mon cœur. Un jour dévastée, j'ai commencé à m'émietter. J'ignore pourquoi je poursuis l'écriture de ce carnet. Tout m'échappe depuis mon arrivée à Paris.

Je déambule dans le Marais pendant toute l'après-midi. Une jeune femme chinoise m'offre un massage à Beaubourg. Être touchée dans la rue me rend vulnérable. Je résiste, mais j'ai mal. Ma peau craque.

Être vue une seule fois par un regard de lumière.

Ne pas parler, ne pas écrire, ne pas exprimer, ne pas répondre à l'insulte, ne pas sortir avec les garçons le soir, ne pas me faire vivre par un homme, ne pas demander de l'aide.

Je craque, un peu troublée, un peu méfiante, inaccessible et fuyante.

La jeune femme touche mon corps endolori. Assise sur ce banc près de Beaubourg, une voix folle me répète : va, laisse couler tes larmes. J'entends l'air de Werther dans mes veines. Mes douleurs ont fini par me retrouver. Je donne l'argent et m'enfuis en courant. Je cache mon besoin d'amour dans un sac de papier. Je dois mourir à l'idée que je peux me suffire. Je ne me suffis pas. J'ai besoin d'être en relation avec le monde. Qui peut survivre à un tel vide ? Car pour chacun de nous, c'est bien de cela qu'il s'agit : d'un vide sans mesure, banlieue sans frontière.

\*

Je croise un ami dans la rue par hasard. Il m'invite à le rejoindre en réunion. Je dis *oui, j'irai c'est certain, oui, merci*. Mais j'évite d'y aller. Je reporte au lendemain. Pour moi, c'est toujours plus tard ou le lendemain. Un jour, j'abandonne les armes. Je traverse la grille d'une cour arrière, me dirige vers une sorte de caverne d'Ali Baba. Je m'assieds autour d'une table remplie de bonbons. J'écoute les mots pauvres des gens en recouvrance. Je suis reliée. Ne plus s'essouffler au détachement. Laisser surgir l'innommable et le partager.

Les cris que j'étouffe, la parole que je retiens, la prison que je choisis. Tout cela se meut au creux de l'oreiller le soir. Venir à Paris est peut-être une façon de refaire ma maison. La nuit s'affaisse sur moi. Couverture de givre. J'essaie d'écrire la respiration du canal Saint-Martin. Je me concentre sur le rythme saccadé du clavier. J'entends les voix de la rue qui montent, la solitude partagée d'êtres humains qui se frôlent, s'embrassent, se prennent puis se laissent. Nous vivons dans un espace en plusieurs dimensions. J'ouvre les bras, j'écarte la poussière, je monte en amour. J'écris quelque chose qui n'est plus moi, une chose qui est vous, une chose qui s'apparente à un seul cœur qui bat.

\*

Dans une salle de réunion, le silence s'abat pesamment. Quelqu'un parle de l'effondrement. Le bas-fond, c'est lorsqu'on ne peut pas descendre plus bas. Un méditant respire très fort. Le souffle s'élève à travers un vacarme continu et régulier. J'essaie de me concentrer. De trouver un point de repère, d'oublier le retour saccagé de cette respiration bruyante. Ce soir, je ressens toute la puissance de ce souffle qui me traverse.

Je m'accroche à l'idée de restaurer une maison détruite. Suivre une route ambulatoire, trouver l'espace d'un refuge, habiter la nef au bout de ce long couloir. Surtout, me consacrer pleinement à l'écriture.

Parfois l'autre raconte mes souffrances. Je quitte la réunion sans avoir parlé. Cela arrive parfois.

Pleine clarté du ciel. L'âme du monde me tient aux aguets. Dans l'écriture, j'entends parfois un cri qui a besoin d'être entendu. Désir d'embrasser chaque visage, qu'il s'agisse du Christ anesthésié par une douleur ou de la femme brisée par ses talons hauts.

Je remonte lentement vers le fond des choses. Des immigrants dorment à l'abri des arbres du jardin. Pendant quelques heures, ils parviennent à s'arracher à la conscience du monde et au bruit déchirant des klaxons. Quelle différence entre ces hommes perdus, ces femmes qui errent aux abois, les malades de la guerre qu'on a soignés autrefois aux Récollets ? Presque rien. Sinon l'époque qui nous sépare. L'âme qui nous réunit est la même : celle d'un dieu enfoui au cœur de l'insondable. Ne plus entendre les bruits de la guerre ni les pétarades des baïonnettes. Les hommes souffrent.

Les nuits passées dans le couvent des Récollets m'offrent le spectacle de l'errance. Présences diffuses qui se fauflent entre les pierres. Fantômes qui invitent la résurgence de rêves aigus, parfois des angoisses difficiles à cerner.

Le studio ne me protège pas de la rue bruyante. Stridence des motocyclettes, cris des femmes que l'on pourchasse, batailles nocturnes. Personne ne vient troubler le chaos de la nuit. Il surgit à l'improviste, sans crier gare. À l'intérieur des grilles du Jardin Villemin, les chats, les Afghans et les Syriens se réfugient derrière les bosquets. Ne plus faire la différence entre les plaintes et le bruit persistant des ambulances.

Mystères qui s'accumulent. Les murmures en provenance des studios se jettent contre les parois des fenêtres. Le Jardin Villemin bourdonne d'une rumeur insaisissable. Nuit qui se déplie lentement sur un décor de fin de siècle. Les autres sont là, ils rôdent autour, arrêtés sur un banc.

Ma perception fragmentaire s'enroule autour de l'âme de ce parc. Où donc iront échouer mes souvenirs, les cris que j'évite de déterrer? J'habite la tranquille désertion de la nuit, le tintamarre des enfants. Où est-ce que je veux mourir finalement? La question se pose. Le miaulement continu d'un chat me somme de répondre, mais à qui? À quoi? Je lui donne quelques morceaux de charcuterie qu'il dévore. Le lendemain, il recommence son manège, les pleurs à n'en plus finir, mon impatience. Maigres restants enveloppés dans du papier. Tous les jours, le même rituel. Jusqu'à ce que je comprenne : ceux que j'aime, tous ceux que j'ai aimés, viennent à ma porte comme des réfugiés. Que reste-t-il d'eux?

Le lendemain, le chat s'absente; le surlendemain aussi. Parfois, je me demande si les oiseaux, les chats ou les gens apparaissent sur le seuil de notre porte pour nous parler une langue que nous ne connaissons pas.

La joie que me procure le tintement des cloches de l'église Saint-Laurent. Langage du monde à l'orée d'un rêve. Les enfants et les animaux sont les pages secrètes de mon livre à peine entrouvert. Pages d'une blanche noirceur qui se détache. Êtres anonymes qui sommeillent sur le toit du monde.

\*

Le jour s'est levé sans crier gare et bientôt la stridence du midi a frappé le jardin. Des garçons à peine âgés d'une quinzaine d'années s'arrosent avec de la bière. Ils roulent dans l'herbe, se fondent avec la terre qui accueille indifféremment leur trop-plein d'amour inversé. Un vieillard s'essuie les yeux avec des papiers mouchoirs. Tout près de lui, un bambin soulève la poussière en laissant traîner délibérément ses souliers. Une fillette se penche pour ramasser un ballon égaré. Un autre enfant crie.

Son wow voyage dans l'air tandis qu'il roule à vélo. « Maman, t'as vu comment je suis allé vite? » Petite voix remplie d'allégresse. Il pose le vélo sur la grille du jardin, puis déjà s'affaire à autre chose. La légèreté de l'enfance, son insouciance m'émeuvent.

Écrire la respiration hachurée d'un regard en suspension. Un pigeon me frôle la tête. C'est dimanche matin. De temps à autre, une silhouette filiforme déambule au petit pas de course le long du canal Saint-Martin. Clameurs humaines. Vie grouillante, mille jets de lumière offerts aux passants.

## Biographie

**Danielle Dussault** a enseigné la littérature pendant plus de vingt-cinq ans et a publié plusieurs romans, recueils de nouvelles et récits poétiques. Son œuvre s’articule autour de l’essence humaine et met en lumière la fragilité des liens et leur complexité. L’auteure a reçu la bourse Jean-Pierre-Guay – Caisse Desjardins de la Culture 2019 pour un projet d’écriture autour du syndrome de stress post-traumatique. Elle a aussi fait une présentation d’extraits de son œuvre lors d’une soirée de lecture au Musée de la littérature tchèque de Prague en juillet 2019. Certains de ses textes ont été traduits en tchèque, en italien et en anglais.